

Encore *mêtis*, toujours *kairos* : d'Homère au Nouvel Hypéride  
Madame Monique TRÉDÉ

---

**Citer ce document / Cite this document :**

TRÉDÉ Monique. Encore *mêtis*, toujours *kairos* : d'Homère au Nouvel Hypéride . In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 155e année, N. 3, 2011. pp. 1467-1479;

doi : 10.3406/crai.2011.93307

[http://www.persee.fr/doc/crai\\_0065-0536\\_2011\\_num\\_155\\_3\\_93307](http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2011_num_155_3_93307)

---

Document généré le 19/02/2018

## COMMUNICATION

ENCORE *MÈTIS*, TOUJOURS *KAIROS* : D'HOMÈRE AU NOUVEL HYPÉRIDE,  
PAR M<sup>me</sup> MONIQUE TRÉDÉ

Si je reprends aujourd'hui le dossier *mètis/kairos* c'est pour m'acquitter d'une promesse. Il se trouve que j'ai rédigé ma thèse sur *kairos* dans les années qui ont suivi la publication de l'étude de Jean-Pierre Vernant et Marcel Détiéne intitulée *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Les deux auteurs y soulignaient, à juste titre, le lien entre *kairos* et *mètis* et entreprenaient de montrer par l'analyse de plusieurs exemples comment le cocher, le pilote du navire, le potier, à l'affût du *kairos* – du moment favorable et critique – mettaient en œuvre ce flair appliqué aux réalités mouvantes, cette intelligence rusée, multiforme, qu'est la *mètis*<sup>1</sup>. Et ils concluaient leur étude en ces termes :

« Si dans le discours savant tenu sur les Grecs par ceux qui s'en proclamaient les héritiers, le silence a continué si longtemps à se faire autour de l'intelligence rusée... n'est-ce pas, aussi et surtout, le signe que la vérité platonicienne reléguant dans l'ombre tout un pan de l'intelligence avec ses façons propres de comprendre, n'a jamais cessé de hanter la pensée métaphysique de l'Occident ? »<sup>2</sup>

Je notais alors, pour ma part, que la brève histoire du mot *mètis*, qui disparaît de la langue grecque au cours du V<sup>e</sup> siècle pour ne réapparaître que chez les imitateurs d'Homère<sup>3</sup>, rendait difficile la définition d'une « catégorie mentale » répondant à ce mot – ruse, magie ou savoir technique ? – et j'ajoutais « savoir technique plutôt, si le mot se rattache bien à la racine “mesurer” de *métron* »<sup>4</sup>. Jacqueline de Romilly, sensible à mes réserves, m'avait alors

1. Voir par exemple J.-P. Vernant, M. Détiéne, *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essai », 1979, p. 22, 230, 294 etc...

2. Pour cette conclusion voir *ibidem* p. 306.

3. Cf. Apollonios de Rhodes, fugitivement Théocrite (2 occurrences), Oppien, Quintus de Smyrne ou Nonnos de Panopolis, et, ironiquement, une fois chez Lucien, dans un hexamètre du *Zeus Tragique*.

4. Cf. M. Trédé, *Kairos, l'à-propos et l'occasion, (le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)*, Klincksieck, Paris, 1992, p. 18 note 16.

vivement encouragée à reprendre la question. J'exauce aujourd'hui son souhait, dans un climat heureusement pacifié, qui voit souvent philosophes, historiens et philologues travailler de concert.

Dans un premier temps, je reprendrai et compléterai l'analyse sémantique du mot *mêtis* ébauchée par nos deux auteurs. En examinant le jeu des associations et commutations je montrerai que chez Homère déjà, comme ensuite chez Pindare, *mêtis*, loin de désigner la seule ruse, évoque une pensée fondée en raison, intelligence et sagesse, débouchant le plus souvent sur un plan d'action. L'étymologie de *mêtis* vient aujourd'hui corroborer l'analyse sémantique. L'article que Charles de Lamberterie a publié en 1996 sur la théorie glottalique<sup>5</sup> a levé les derniers doutes et permet de rattacher définitivement *mêtis* à la racine indoeuropéenne \**meh<sub>1</sub>/mh<sub>1</sub>* qui signifie « mesurer ».

Après avoir réinstallé *mêtis* dans le champ de la rationalité où j'ai toujours placé *kairos*, je rejoindrai le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., moment où la valeur temporelle du terme tend à prédominer et m'intéresserai aux débats politiques autour de *kairos* en examinant l'un des textes d'Hypéride que le palimpseste d'Archimède nous a récemment rendus, deux fragments importants de la fin du *Contre Diondas* qui offrent des échos suggestifs au *Discours sur la Couronne* de Démosthène.

## I. Le dossier *mêtis*

### HOMÈRE

Que Zeus, époux de *Mêtis*, soit dit μητίετα<sup>6</sup>, et Athéna, sa fille, μητιόωσα<sup>7</sup>, nul ne s'en étonnera qui a lu Hésiode. Un fragment d'Hésiode nous présente *Mêtis* comme « ouvrière de justice » – τεκταίνα δικαίων – et « douée d'un grand savoir » – πλεῖστα εἰδυῖα. Et l'épopée nous montre ces dieux qui sans cesse tirent des plans, comme Athéna elle-même le souligne au chant XIII de l'*Odyssée* (v. 296 sqq.) :

5. Voir *infra*, I C et note 13.

6. Cf. *Iliade* I 175, 508 ; II 197, 324 ; VI 198 ; VII 478 ; VIII 170 ; IX 377 ; X 104 ; XI 278 ; XII 279, 292 ; XV 377, 599 ; XVI 249.

*Odyssée* XIV 243 ; XVI 298 ; XX 102.

7. Cf. *Odyssée* VI, 14 ; VIII, 9...

ἀλλ' ἄγε μηκέτι ταῦτα λεγόμεθα, εἰδότες ἄμφω  
 κέρδε', ἐπεὶ σὺ μὲν ἔσσι βροτῶν ὄχ' ἄριστος ἀπάντων  
**βουλῇ καὶ μύθοισιν**, ἐγὼ δ' ἐν πᾶσι θεοῖσι  
**μητί** τε κλέομαι καὶ **κέρδεσιν** ...  
 ... νῦν αὖ δεῦρ' ἰκόμην, ἵνα  
 τοι σὺν **μητιν** ὑφήνω χρήματά τε κρύψω, ὅσα τοι Φαίηκες  
 ἀγαυοὶ ὤπασαν οἴκαδ' ἰόντι **ἐμῇ βουλῇ τε νόφ τε**, εἴπω θ' ὅσσα  
 τοι αἴσα δόμοισ' ἐνι ποιητοῖσι κήδε' ἀνασχέσθαι

« Allons, n'en parlons plus, nous qui sommes tous deux astucieux ; toi tu es de loin le meilleur des mortels en conseil et en discours ; et moi, entre tous les dieux, je suis réputée pour mon intelligence et mes astuces. (...) Je suis venue ici pour ourdir un plan avec toi et cacher tous les biens dont les Phéaciens t'ont fait présent sur mon conseil et mon avis, pour te dire aussi tous les soucis que le destin te réserve d'endurer dans ton palais bien bâti. »

Parmi les héros, Nestor et Ulysse sont doués de *mètis* plus que tout autre, les deux héros *πεπνυμένοι*, comme on voit au chant III de l'*Odyssée*. Au début du chant Athéna exhorte Télémaque en ces termes (v. 17 *sqq.*) :

ἀλλ' ἄγε νῦν ἰθὺς κίε Νέστορος ἵπποδάμοιο·  
 εἶδομεν ἦν τινα **μητιν** ἐνὶ στήθεσσι κέκευθε.  
 [λίσσεσθαι δέ μιν αὐτόν, ὅπως νημερτέα εἴπη·]  
 ψευδὸς δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ **πεπνυμένος** ἐστί.

« Va droit à Nestor, le dresseur de chevaux, que nous sachions quelle pensée il cache en sa poitrine. (...) Il ne mentira pas car il est toute sagesse. »

Et un peu plus loin c'est Nestor lui-même qui rend hommage à la *mètis* du sage Ulysse (v. 120 *sqq.*) :

ἐνθ' οὗ τίς ποτε **μητιν** ὁμοιωθήμεναι ἄντην  
 ἦθελ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἐνίκα δῖος Ὀδυσσεὺς  
 παντοίοισι δόλοισι, πατήρ τεός, εἰ ἔτεόν γε  
 κείνου ἔκγονός ἐσσι· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.  
 ἦ τοι γὰρ μῦθοί γε εὐκότες, οὐδέ κε φαίης  
 ἄνδρα νεώτερον ᾧδε εὐκότερα μυθήσασθαι.  
 ἐνθ' ἦ τοι εἶος μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς  
 οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,  
**ἀλλ' ἔνα θυμὸν ἔχοντε νόφ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ**  
 φραζόμεθ' Ἄργείοισιν ὅπως ὄχ' ἄριστα γένοιτο.

« Là-bas, nul jamais n'aurait consenti à être comparé à Ulysse pour l'intelligence car il l'emportait sur tous, le divin Ulysse, en toutes sortes de ruses, ton père ! S'il est vrai que tu es son fils ? mais ta vue me confond. Tes mots sont les mêmes, pleins de tact, et l'on ne saurait croire qu'un jeune homme parle avec tant de justesse. Tout ce temps là-bas, jamais l'illustre Ulysse et

moi ne fîmes d'avis différent, ni dans l'assemblée, ni au conseil ; c'est avec même cœur, même esprit, même prudence dans les avis que nous parlions aux Argiens pour le meilleur succès de tous. »

À quatre reprises Ulysse est qualifié de Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον (*Il.* II 169, 407, 636, et X, 137) « qui égale Zeus par l'intelligence », et ce n'est pas seulement Nestor, mais Athéna et Télémaque aussi bien, qui en témoignent (*Odyssée* II, 278) :

ἀλλ' ἐπεὶ οὐδ' ὀπιθεν κακὸς ἔσσειαι οὐδ' ἀνοήμων,  
οὐδέ σε πάγχυ γε μῆτις Ὀδυσσῆος προλέλοιπεν,  
ἐλπωρή τοι ἔπειτα τελευτῆσαι τάδε ἔργα.

« Puisque tu ne seras ni lâche ni sot, que l'intelligence d'Ulysse ne te fait nullement défaut, il y a lieu d'espérer que tu mènes à bonne fin cette entreprise. »

Télémaque, son digne fils, le rappelle encore au chant XXIII, v. 125 *sqq.* :

αὐτὸς ταῦτά γε λεῦσσε, πάτερ φίλε· σὴν γὰρ ἀρίστην  
μῆτιν ἐπ' ἀνθρώπους φάσ' ἔμμεναι, οὐδέ κέ τίς τοι  
ἄλλος ἀνήρ ἐρίσειε κατα θνητῶν ἀνθρώπων.

« Vois toi-même, mon père : car on dit que c'est toi qui de tous les hommes es le plus intelligent et qu'aucun mortel ne saurait rivaliser avec toi. »

Et Ulysse lui-même, au chant XX, évoque pour reprendre courage la *mêtis* qui lui permit de s'échapper de l'antre du Cyclope (v. 18 *sqq.*) :

τέτλαθι δὴ, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης,  
ἦματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἄσχετος ἦσθιε Κύκλωψ  
ἰφθίμους ἐτάρους· σὺ δ' ἐτόλμας, ὄφρα σε μῆτις  
ἐξάγαγ' ἐξ ἄντροιο δϊόμενον θανέεσθαι.

« Patience, mon cœur ! Tu as supporté bien pire le jour où le Cyclope en sa fureur mangeait mes braves compagnons ! Et toi tu tenais bon jusqu'à ce que ta *mêtis* te fit sortir de l'antre où tu imaginais mourir. »

Pénélope, sa digne épouse – περίφρων Πενελόπεια – l'emporte de même sur les autres femmes « par l'esprit et l'intelligence avisée » νόον καὶ ἐπίφρονα μῆτιν (*Od.* XIX, 326) ; elle sait ainsi déceler la sagesse des propos du mendiant – Ulysse, qu'elle salue en ces termes : « Nul hôte n'est encore venu ici qui fût aussi sensé (πεπνυμένος) que toi : tout ce que tu dis est sage (πεπνυμένα) et réfléchi. »

On constate donc que le mot *mêtis* est étroitement associé dans le texte épique aux substantifs *noos* et *boulè*. Le lien avec *dolos* (cf. *Od.* III, 120 et IX, 422) ou *kerdos* (*Od.* XIII, 296) est également attesté, mais il n'a rien de systématique ; il est même loin d'être le plus fréquent. Jamais *dolos* ne fonctionne comme substitut de *mêtis*, contrairement à *boulè*, ce qu'avaient bien vu les glossateurs antiques qui, pour leur part, donnent très souvent *boulè* comme équivalent de *mêtis*. Notons encore que *mêtis* – idée, plan, projet, ou ruse – comporte des degrés : on l'a vu, une *mêtis* peut être meilleure qu'une autre (*Il.* IX, 423 ou XV, 509) ; il en est d'irréprochable (*Il.* X, 19), d'avisée (*Od.* XIX, 325), d'excellente (*Od.* XXIII, 125). Mais la *mêtis*, si diverse, peut, à l'égal du *noos* auquel elle est liée, se révéler fragile, comme le remarque Diomède au chant X de l'*Illiade* (v. 224 *sqq.*) :

σύν τε δὺ' ἐρχομένω καί τε πρὸ ὃ τοῦ ἐνόησεν  
ὄπως κέρδος ἔη· μοῦνος δ' εἴ πέρ τε νοήσῃ  
ἀλλά τέ οἱ βράσσων τε νόος, **λεπτὴ δέ τε μῆτις**.

« Quand deux hommes cheminent ensemble, il en est un au moins qui voit l'avantage à saisir. Seul, même si l'on s'en avise, la vue est plus courte et la pensée peu sûre. »

Et Antiloque, présentant ses excuses à Ménélas au chant XXIII de l'*Illiade* fait la même constatation (v. 590 *sqq.*) :

οἷσθ' οἶαι νέου ἀνδρὸς ὑπερβασίαι τελέθουσι·  
κραιπνότερος μὲν γάρ τε νόος, **λεπτὴ δέ τε μῆτις**.  
τῷ τοι ἐπιτλήτω κραδίη.

« Ne sais-tu pas ce que sont les excès d'un jeune homme ? Son esprit est trop rapide et peu sûre sa pensée. Montre donc un cœur patient. »

C'est sans doute Eustathe de Thessalonique qui donne ici le meilleur commentaire du texte épique en citant un vers de Sophocle qui en résume parfaitement la pensée : οἱ ταχεῖς φρονεῖν οὐκ ἀσφαλεῖς.

Les liens que nous venons d'évoquer entre *mêtis* d'une part, *noos* et *boulè* ou les adjectifs *epiphrôn*, *periphrôn* d'autre part, incitent à ne pas négliger l'aspect rationnel de *mêtis*, forme d'intelligence ou pensée débouchant le plus souvent sur un plan d'action, un projet élaboré rationnellement.

## PINDARE

Les textes pindariques, où *mêtis* désigne la parole ou la pensée d'un dieu qui prophétise, ou encore la pensée du poète qui compose ses odes, nous confirment le sens large du mot. Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant ne citent qu'un texte de Pindare dans leur ouvrage, celui de l'*Isthmique* qui célèbre la victoire au pancrace de Mélissos de Corinthe. Cet athlète conjugue, aux dires du poète, « le courage du lion et l'intelligence du renard » :

*Isthmiques* III/IV, 45 :

τόλμα γὰρ εἰκώς  
θυμὸν ἐριβρεμετᾶν θηρῶν λεόντων  
ἐν πόνῳ, μῆτιν δ' ἀλώπηξ,  
αἰετοῦ ἅ τ' ἀναπιτναμένα ῥόμβον ἴσχει·

Le renard – Goupil – évoquant instantanément la ruse a seul retenu l'attention de nos auteurs !

Mais la *Pythique IV* décrit les Argonautes « écoutant, immobiles, en silence, la pensée inspirée de Médée » :

...ἔπτα-  
ξαν δ' ἀκίνητοι σιωπᾷ  
ἦροες ἀντίθεοι πυκινὰν μῆτιν κλύοντες.

Plus loin, au vers 262 de la même ode, le poète loue « la pensée prudente et droite » dont bénéficia Cyrène pour son gouvernement<sup>8</sup>.

Dans la *Pythique IX* c'est le Centaure Chiron qui, répondant à Apollon, lui « livre sa pensée » (v. 38) :

τὸν δὲ Κένταυρος ζαμενῆς, ἀγανᾶ  
χλ<οα>ρὸν γελάσσαις ὄφρυϊ, μῆτιν ἑάν  
εὐθὺς ἀμείβετο·

8. Cf. *Pythique IV*, v. 262 :  
ἐνθεν δ' ὕμμι Λατοί-  
δας ἔπορεν Λιβύας πεδίου  
σὺν θεῶν τιμαῖς ὄφελλειν, ἅστου χρυσοθρόνου  
διανέμειν θεῖον Κυράνας  
ὀρθόβουλων μῆτιν ἐφευρομένοις.

La *Première Olympique* chante Olympie « d'où l'hymne, répété à l'envie, naît des pensées des Sages », c'est-à-dire des poètes (v. 9 sq.) :

ὄθεν ὁ πολύφατος ὕμνος ἀμφιβάλλεται  
σοφῶν μητίεσσι...

Dans la treizième *Olympique* le poète exalte, « sans trahir la vérité » la grandeur de Corinthe, « la sagesse des Anciens et les combats où s'illustra leur valeur » (v. 50 sqq.) :

ἐγὼ δὲ ἴδιος ἐν κοινῷ σταλείς  
μητίην τε γαρύων παλαιγόνων  
πόλεμόν τ' ἐν ἡρωϊαῖς ἀρεταῖσιν  
οὐ ψεύσομ' ἀμφὶ Κορίνθῳ

Enfin, dans la troisième *Néméenne*, Pindare revendique l'abondance du chant né de son inspiration (v. 9 sqq.) :

διψῆ δὲ πρᾶγος ἄλλο μὲν ἄλλου,  
<ἀε>θλονικία δὲ μάλιστ' αἰοιδᾶν φιλεῖ,  
στεφάνων ἀρετᾶν τε δεξιωτάταν ὀπαδόν·  
τᾶς ἀφθονίαν ὄπαζε μῆτιος ἀμᾶς ἄπο·

On mesure quel large domaine recouvre ici *mêtis*. C'est en fait tout le champ du savoir qui est concerné. Comme R. Löbl l'a bien montré dans son étude sur la *technè* chez Homère<sup>9</sup>, il faut rappeler qu'Héphaïstos, s'il est *polumêtis* (*Il.* XXI, 355), est dit aussi, à quatre reprises, *poluphrôn*, « intelligent, sensé »<sup>10</sup>. Il est à la fois compétent et talentueux.

À la lumière de ces remarques reprenons le texte du chant XXIII de l'*Illiade* décrivant la course d'Antiloque (v. 325 sqq.) :

μυθεῖτ' εἰς ἀγαθὰ φρονέων νοέοντι καὶ αὐτῶ·  
Ἄντιλοχ' ἦτοι μὲν σε νέον περ ἔοντ' ἐφίλησαν  
Ζεὺς τε Ποσειδάων τε, καὶ ἵπποσύνας ἐδίδαξαν  
παντοίας· τὼ καὶ σε διδασκόμεν οὐ τι μάλα χρεώ·  
οἴσθα γὰρ εὖ περὶ τέρμαθ' ἐλισσέμεν· ἀλλά τοι ἵπποι  
βάρδιστοι θείειν· τὼ τ' οἴω λοίγι' ἔσεσθαι.

9. Cf. R. Löbl, *Technè. Untersuchungen zu Bedeutung dieses Worts in der Zeit von Homer bis Aristoteles*, Würzburg, 1997.

10. Cf. *Il.* XXI, 387 ; *Od.* VIII, 297, 327 et XXIV, 75. Sur le savoir-faire d'Héphaïstos et les conceptions homériques de la *technè*, voir aussi la contribution de D. Pralon, « *Technè* chez Homère », *Le travail et la pensée technique dans l'Antiquité classique*, TIP, Aix-en-Provence, 2003, p. 105-117.

τῶν δ' ἵπποι μὲν ἕασιν ἀφάρτεροι, οὐδὲ μὲν αὐτοὶ  
 πλείονα ἴσασι σέθεν αὐτοῦ **μητίσασθαι**.  
 ἀλλ' ἄγε δὴ σὺ φίλος **μητιν** ἐμβάλλεο θυμῷ  
 παντοίην, ἵνα μὴ σε παρεκπροφύγησιν ἄεθλα.  
**μητι** τοι δρυτόμος μέγ' ἀμείνων ἢ ἐβίηφι  
**μητι** δ' αὐτε κυβερνήτης ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ  
 νῆα θοὴν ἰθύνει ἐρεχθομένην ἀνέμοισι  
**μητι** δ' ἠνίοχος περιγίγνεται ἠνίοχοιο.  
 ἀλλ' ὅς μὲν θ' ἵπποισι καὶ ἄρμασιν οἴσι πεποιθὼς  
 ἀφραδέως ἐπὶ πολλὸν ἐλίσσεται ἔνθα καὶ ἔνθα,  
 ἵπποι δὲ πλανῶνται ἀνὰ δρόμον, οὐδὲ κατίσχει  
 ὅς δέ κε κέρδεα εἰδῆ ἐλαύνων ἥσσονας ἵππους,  
 αἰεὶ τέρμ' ὁρόων στρέφει ἐγγύθεν, οὐδὲ ἐλήθει  
 ὅπως τὸ πρῶτον τανύση βοέοισιν ἱμάσιν,  
 ἀλλ' ἔχει ἀσφαλῆως καὶ τὸν προὔχοντα δοκεύει.

Antiloque, nous est-il dit, a acquis des dieux un savoir. Son savoir-faire est le fruit d'un apprentissage, transmis par un enseignement – divin en l'occurrence. Dans le feu de l'action Antiloque met en œuvre sa compétence de cocher (*technêsomai*, v. 415) : il presse ses chevaux en restant vigilant. Mais le fait qu'il ait eu recours à une ruse interdirait, si l'on en croit Ménélas, qu'on voie en lui un jeune homme πεπνυμένος : la vraie *mêtis* – savoir, compétence, réflexion, sagesse – s'interdirait donc toute ruse malhonnête.

J'ai montré ailleurs<sup>11</sup> comment le lien entre *technè*, rationalité et savoir est clairement souligné dans la *Collection hippocratique*, où d'ailleurs le mot *mêtis* ne figure pas. Dans ce domaine où rien n'est stable, où l'action se définit en fonction de circonstances toujours changeantes<sup>12</sup>, le dialogue est constant entre l'homme de l'art – le *technitês* – et les conditions de l'action. Seuls le savoir et l'expérience « permettent bientôt à l'art de triompher du hasard ». Et un grand nombre de textes affirment le souci d'atteindre, grâce à un raisonnement (*logismos*) qui prend en compte le plus grand nombre possible de données, à la précision et la juste mesure.

C'est bien ainsi que les Anciens comprenaient le mot *mêtis*. On s'en convaincra en relisant la définition qu'en donne Galien au livre III du *De placitis Hippocratis et Platonis* (ch. 8, §16,2) : *μητις λέγεται ὡσανεὶ τις φρόνησις καὶ περὶ τῶν κατὰ τὸν βίον τέχνη*.

11. Cf. M. Trédé, « *Technè, mêtis, kairos* ; le témoignage de la *Collection hippocratique* et du théâtre d'Aristophane », dans *Le travail et la pensée technique dans l'Antiquité classique*, TIP, 2003, p. 119 à 130.

12. Cf. *Nature de l'homme* § 2 ; « Innombrables sont les formes de maladies et innombrables les manières de soigner ».

Et Eustathe de Thessalonique, qui a recueilli nombre de remarques des glossateurs, livre un commentaire très éclairant du texte du chant XXIII de l'*Illiade* dont je traduis ici quelques lignes. Après avoir glosé le μητίσασθαι du vers 338 par ὃ ἐστι βουλευσασθαι Eustathe poursuit : « Nestor montre sous une forme gnômique que sur terre, parmi les occupations humaines, tout se fait par l'intelligence et la réflexion – μήτι καὶ βουλῆι ἀνύεται ; il montre par les exemples du bûcheron, du pilote et du cocher que le succès s'obtient βουλῆι καὶ τέχνῃ ». Il évoque ensuite la *sophia* du pilote et la *technè* du bûcheron, puis propose à son tour un équivalent pour *mêtis* : μήτι ὃ ἐστι τῆι βουλῆι. Et à propos des excuses d'Antiloque il commente encore : « quand Antiloque dit que l'esprit (νόος) d'un jeune homme est trop rapide et sa réflexion légère, il suggère que Ménélas n'est pas ainsi, mais qu'il a l'esprit lent et solide (βραδὺς καὶ παχύς). »

Nous proposons donc à l'issue de cette enquête de revenir à l'interprétation du mot qu'en donnaient les Anciens et de réintégrer *mêtis* dans le champ de la rationalité.

#### L'ÉTYMOLOGIE DE *MÈTIS*

Cette interprétation de la notion semble d'autant plus fondée que le mot lui-même a toutes chances de se rattacher à la famille des mots qui en indo-européen expriment la mesure. Comme l'a bien montré Charles de Lamberterie<sup>13</sup> cette famille s'organise sur trois bases radicales.

1. \**meh*<sub>1</sub> / *mh*<sub>1</sub> base sur laquelle sont construits le sanscrit *mati*, le grec μήτις et le latin *metior*, mesurer ;
2. \**mēd* / *mōd* base sur laquelle sont construits latin *modus* et grec μέδομαι ;
3. \**mēd* base à laquelle se rattachent μήδομαι et μήδεα, avec des parallèles en gotique et en vieil islandais.

S'il n'est pas aujourd'hui possible de garantir que *mêtis* et *métron* sont construits sur la même base radicale (car on hésite à rattacher *métron* à la base 1 ou à la base 3), il est clair en tout état de cause que

13. Cf. Ch. de Lamberterie, « Latin *pignus* et la théorie glottalique », dans *Aspects of Latin. Papers from the seventh International Colloquium on Latin Linguistics*, H. Rosén (éd.), Innsbruck, 1996, p. 135-152.

*mêtis* qui a des correspondants exacts dans d'autres langues indo-européennes se rattache à la famille des mots indo-européens exprimant la mesure et que la notion ne doit pas être coupée de la rationalité. D'où il ressort que si les philologues ont beaucoup à gagner en se faisant historiens ou anthropologues, les anthropologues et les philosophes n'auraient rien à perdre à se faire un peu philologues et à suivre les chemins sur lesquels nous ont précédés Jacqueline de Romilly et Pierre Chantraine.

## II. Les débats du IV<sup>e</sup> siècle sur *kairos* et le *Contre Diondas d'Hypéride*

Comme je l'ai montré dans ma thèse, la valeur temporelle du mot *kairos* s'affirme au IV<sup>e</sup> siècle et d'ardents débats opposent les hommes politiques autour de cette notion<sup>14</sup>. Qu'il s'agisse des deux discours *Sur l'ambassade* ou, plus encore, de la confrontation du *Contre Ctésiphon* et du *Sur la Couronne*, Eschine et Démosthène semblent s'opposer sur la définition du *kairos*, du moment à saisir. Pour Eschine, le *kairos* est celui de la paix et de l'entente avec Philippe. Cette ligne politique est elle-même imposée par les *kairoi*, les circonstances, autant dire la force des armées de Philippe. Le *kairos* fonctionne ici comme critère du choix politique, d'une politique opportuniste, qui se borne à analyser la situation du moment – le présent (*to paron*) – et se refuse à prendre en compte la tradition athénienne de défense de la liberté grecque. Pour Démosthène, au contraire, l'essentiel demeure la tradition d'indépendance du peuple athénien. Il est lui aussi en quête du *kairos*, mais ce *kairos* ne peut être que le moment favorable à un sursaut héroïque permettant à Athènes de renouer avec la grandeur qui fut la sienne. L'opposition entre ces deux lignes politiques recouvre donc deux conceptions du *kairos*, « moment critique, heure du choix, occasion ». Elle traduit aussi une évolution dans le sens même du mot. Pour Démosthène le *kairos* reste généralement ponctuel : c'est l'instant décisif qui, s'il est précédé de la réflexion (*euboulia*) et des préparatifs nécessaires, doit permettre de renverser la situation en sa faveur. Chez Eschine, le mot prend un sens plus général : il désigne la période, le moment, et tend à devenir un synonyme de *ta pragmata* « la situation » ou de *to paron*, le moment présent.

14. Cf. M. Trédé, *op. cit.* (n. 4), voir en particulier les p. 230 à 244 dont on me permettra de résumer ici l'argumentation.

Le déchiffrement, ces dernières années, sur le palimpseste d'Archimède, de deux fragments du discours d'Hypéride *Contre Diondas* est un apport précieux pour les Antiquistes. Il paraît corroborer nos analyses en laissant deviner une confrontation entre Diondas et Hypéride très proche de celle qui opposa Eschine à Démosthène. Entre 2005 et 2011, le texte a été présenté à plusieurs reprises<sup>15</sup>. Comme le *Contre Ctésiphon* et le *Sur la Couronne*, le *Contre Diondas*, bien que prononcé après Chéronée, nous reporte à la période antérieure. La fin de discours dont nous disposons aujourd'hui revient sur les avantages que procura à Athènes l'alliance thébaine, qui ne put cependant empêcher la défaite (folio 136 v.) : « Je demanderais volontiers à mon accusateur si, en ces heures si graves (ἐν ἐκείνοις τοῖς καιροῖς), l'alliance avec Thèbes a semblé à notre cité et aux Grecs utile ou non ? » Diondas, apparemment, comme Eschine, minimisait le rôle de l'activité diplomatique déployée par Démosthène. Eschine s'exclamait dans le *Contre Ctésiphon* (§141) : « Ce sont l'heure critique (*kairos*), la crainte et le besoin d'une alliance qui vous introduisirent à Thèbes et non Démosthène. » On voit que le *kairos*, s'il est ici le principal artisan des événements, exclut l'initiative de l'agent ainsi que toute forme de prévision ou de plan ; sorte de nouvel avatar de la nécessité, il mène le jeu et l'homme politique se laisse guider par lui, par la conjoncture, la situation du moment – ce que Démosthène ne consentit jamais à faire. Eschine a dès lors beau jeu de faire de Démosthène celui qui « livra les occasions où le salut s'offrait à la cité ». Pour Eschine l'heure de gloire est passée pour Athènes et méconnaître ce fait c'est trahir le *kairos*.

Comme le remarquait déjà Porphyre, au témoignage d'Eusèbe de Césarée, les échos sont nombreux entre la défense de Démosthène et le discours d'Hypéride : l'un et l'autre revendiquent le passé héroïque d'Athènes et exaltent les interventions victorieuses de leur cité en Eubée et à Byzance (*Contre Diondas* 136 r.). Si le résultat ne répondit pas aux mesures prises, la responsabilité en incombe au sort et non à l'homme politique (*Contre Diondas*, 137 v. et 176 v. en

15. Sur cette question on se reportera à la mise au point récemment publiée par Paul Demont dans la *Revue des Études grecques* 124, 2011 p. 21 à 45. L'auteur recense l'ensemble des publications auxquelles nous sommes redevables depuis la première présentation des fragments par Natalia Tchernetska, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 154, 2005 p. 1-6 jusqu'au fascicule 52 du *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 2009 qui réunit les actes du colloque de Londres consacré à ces textes. Voir en particulier les notes 5, 6 et 7 p. 23 et 24 de sa communication où il propose également une traduction de ces textes.

écho au *Sur la Couronne* §193 sq. et 300). En revanche, le *kairos* que guettent Eschine ou Diondas n'est favorable qu'à Philippe, l'ennemi d'Athènes qui s'est employé à ce que soient honorés à Athènes même ceux qui ont agi en sa faveur (*Contre Diondas* 136 r. parallèle au *Sur la Couronne* §198 et 307 où Démosthène fustige celui « qui a ménagé les occasions favorables à l'ennemi au lieu de celles qui pouvaient servir sa patrie »).

L'un des intérêts du *Contre Diondas* est donc bien de confirmer que les débats sur la conception du *kairos* en ce dernier tiers du IV<sup>e</sup> siècle constituent une sorte de *topos* obligé. Sans doute, comme le note Paul Demont<sup>16</sup>, le délai qui sépara le vote de la récompense accordée à Démosthène des procès qui s'ensuivirent a favorisé ces développements autour de *kairos*. Ici Diondas « qui n'a que ce mot à la bouche », ne souffre pas que ses adversaires l'évoquent (*ibid.* 145 r. fin/ 145 v.). Il semble que, comme Eschine, il ne veuille tenir compte que du présent et se refuse à tout retour sur les événements passés tandis qu'Hypéride, à l'égal de Démosthène, aime à évoquer les grandes heures d'Athènes – Marathon, « où nos ancêtres ont combattu seuls pour la défense de l'ensemble des Grecs » (*ibid.* 144 r.), l'Artémision où « les autres Grecs n'ont pas même fourni le cinquième des trières » (*ibid.*), « ces heures critiques (ἐν τοῖς τοιούτοις καιροῖς) » où Athènes mettait tout ce dont elle disposait « au service du salut commun des Grecs » (*ibid.*) et qui consacraient la cité comme le sauveur de la Grèce ! Belle profession de foi qui s'accompagne, comme souvent chez nos orateurs, de jeux rhétoriques dans le maniement du mot : le souhait, par exemple, que le *kairos* fût aussi aisé à percevoir qu'il se révèle utile (*ibid.* 145 v.) quand on le saisit, ou, dans le même développement, le double jeu sur la valeur ancienne du mot *kairos* (*Contre Diondas* 145 v.) qui m'inciterait à comprendre ce fragment du texte comme suit : « Diondas déclare que ce qui réfute les inculpés c'est leur colère excessive (ὀργὴν ἄκαιρον) et non leurs arguments de défense ; il lance des accusations en se reportant à une période bel et bien jugée (εἰς καιρὸν ἀναφερόμενος ἐγνωσμένον). » Et un peu plus loin : « Il est normal que Diondas refuse de considérer le moment convenable (ἀποδοκιμάζει τὸν καιρὸν) lui qui n'a rien fait comme il convenait (ἐν καιρῶι). »<sup>17</sup>

16. Cf. P. Demont, *art. cit.* (n. 15), p.40.

17. Sur ces emplois de *kairos* au sens de « mesure », fréquemment attestés au IV<sup>e</sup> siècle, chez Xénophon par exemple, et au-delà, nous nous permettons de renvoyer à notre étude *Kairos, le mot*

Il n'est pas si fréquent qu'un texte nouveau apporte la confirmation d'analyses anciennes. C'est là une joie que j'ai encore pu partager, à mon retour de Budapest en mai 2009, avec le maître que nous honorons aujourd'hui – souvenir d'un *kairos* intime qui éclaire ce moment d'hommage.

\*

\* \*

M. Jacques JOUANNA et M. Michel ZINK, Président de l'Académie, interviennent après cette communication.

---